



GÉO & POLITIQUE
Berlin-Varsovie,
le nouveau couple européen
SUPPLÉMENT



TÉLÉVISIONS
Sidse Babet Knudsen,
la femme forte de « Bergen »
SUPPLÉMENT



Fillon l'affranchi
ou Copé le décomplexé ?
Dernière bataille avant 2017
PAGES 10-11

Dimanche 18 - Lundi 19 novembre 2012 - 68^e année - N° 21098 - 1,60 € - France métropolitaine - www.lemonde.fr -

Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directeur : Erik Izraelewicz

Israël face au défi du Hamas

■ **Bombardements aériens contre Gaza, missiles palestiniens tirés près de Jérusalem et de Tel-Aviv : Israël mobilise 75 000 réservistes Lire pages 4 et 17**



Bombardement israélien sur le siège du gouvernement du Hamas à Gaza, le 17 novembre.
SUHAIB SALEM/REUTERS

Mariage homo : les opposants dans la rue

■ **Des évêques, dont Philippe Barbarin, devaient défilé**

Les initiateurs de la « Manif pour tous », prévue samedi 17 novembre contre le projet de loi sur le « mariage pour tous », ne se sont pas risqués à annoncer une vague « bleu-blanc-rose », la tenue préconisée pour défilé dans les rues d'une dizaine de villes de France. Deux chiffres sont dans toutes les têtes : 100 000, en 1999, à Paris, contre le pacs, et 1 million, en 1984, pour la défense de l'école privée. Rassemblement hétéroclite d'une dizaine d'associations, pour certaines proches des milieux catholiques, les organisateurs entendent lutter « pacifiquement contre l'instauration d'un nouvel ordre sexuel dans notre société, pour le mariage civil homme-femme, pour la filiation père-mère-enfant et contre l'homophobie ».

GAËLLE DUPONT ET STÉPHANIE LE BARS
► Lire la suite pages 8-9

Une réforme légitime, nécessaire et progressiste

Dès à présent, une chose est sûre : en janvier 2013, quand il arrivera en discussion devant le Parlement, le projet de loi ouvrant à « deux personnes de même sexe » le droit de se marier aura fait l'objet d'un débat public très approfondi.

C'est heureux. En effet, au-delà du code civil, cette réforme concerne chacun dans ce qu'il a de plus intime : sa conception de l'amour, du couple, de la parentalité et de la famille ; mais aussi ses convictions philosophiques, morales ou religieuses.

De fait, depuis l'été, débats et controverses sont incessants. Les représentants des religions, à commencer par l'épiscopat français, ont exprimé avec beaucoup de vigueur leur opposition à cette réforme qui menacerait, peu ou prou, les fondements mêmes de la famille et de la société.

D'autres, psychanalystes notamment, ont contesté, dans le droit à l'adoption, l'effacement symbolique du père et un « droit à l'enfant » qui oublierait dangereusement les droits de l'enfant. La droite, enfin, n'a pas manqué d'attiser la polémique, dans l'espoir d'embarrasser le gouvernement, voire de le contraindre à renoncer, comme en 1984, à propos de l'école privée.

Alors que les opposants au projet se mobilisent, ce week-end,

Editorial

dans toute la France, le moment est donc venu de le redire : cette réforme – toute cette réforme et, à ce stade, rien que cette réforme – est légitime, nécessaire et progressiste. Elle obéit, d'abord, à une logique historique. Depuis

une trentaine d'années, les homosexuels sont passés de l'ostracisme (au mieux une maladie, au pire un crime) à la tolérance, puis à la reconnaissance, presque à l'indifférence. Dans tous les pays occidentaux, l'évolution des mœurs et des mentalités a été spectaculaire.

Ajoutons que la famille ne se conforme plus à un modèle unique ni même dominant. Moins de la moitié des couples français sont « légaux », mariés ou pacsés. Le mariage lui-même n'obéit plus guère aux motifs traditionnels du lignage ou de la religion, mais bien davantage aux exigences et aux choix de la vie affective, similaires entre personnes du même sexe ou de sexes différents.

La réforme répond ensuite à une nécessité démocratique : celle de l'égalité des droits. L'instauration du pacs, en 1999, a reconnu

légalement le couple homosexuel, mais l'a exclu du droit à l'adoption et à la famille. Le projet de loi du gouvernement met fin à cette discrimination et assure, en outre, une meilleure sécurité pour le conjoint. Comme c'est déjà le cas dans des pays aussi variés que la Suède, l'Espagne, la Norvège, les Pays-Bas ou la Belgique.

Enfin, en ouvrant aux couples homosexuels le droit à l'adoption (notamment de l'enfant d'un des conjoints), le projet de loi permettra de régulariser de nombreuses situations, bricolées et incertaines, qui existent déjà. Il permettra aux enfants qui n'ont qu'un seul parent biologique et un parent « social » d'avoir une double filiation, comme les autres enfants.

Ce débat est tout sauf anodin. Il convient, y compris pour le gouvernement, de le conduire avec conviction et sérénité. ■

Face-à-face entre un père et la complice de Dutroux



RÉCIT Vendredi 16 novembre, Jean-Denis Lejeune, le père de Julie, l'une des victimes de Marc Dutroux, a rencontré Michelle Martin, ex-épouse du tueur et violeur. Quelques jours avant cet éprouvant face-à-face, il a accepté de parler au « Monde ». « J'y vais pour comprendre, pour savoir », confie-t-il. **Page deux**

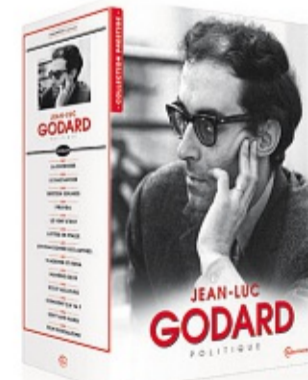
Le regard de Plantu



A Nantes, M. Hollande contre les Verts

Alors que les opposants au projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, au nord de Nantes, devaient faire du samedi 17 novembre une journée de manifestation et de mobilisation sur le terrain, François Hollande est intervenu dans le débat – pour leur dire « non ». « Il y a force de droit et primauté de la volonté de l'Etat et des élus » en faveur de ce projet, a affirmé le président depuis la Pologne, où il était en visite officielle. Indirectement, Pascal Canfin, ministre du développement et membre d'Europe Ecologie-Les Verts, lui a répondu : s'il n'était pas ministre, il irait à la manifestation, a-t-il déclaré au site Mediapart. ■ Lire pages 6 et 17

COLLECTION PRESTIGE



COFFRET
JEAN-LUC GODARD
POLITIQUE

13 FILMS
8 DVD
5 HEURES
DE SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS



Observateur

Plus de coffrets DVD et Blu-ray sur :
<http://boutique.gaumont.fr>

Gaumont

Portrait Le chef François-Xavier Roth, pédagogue passionné, parcourt les pays et les répertoires. Fondateur de l'orchestre Les Siècles en 2003, il s'élève contre les discours opposant les musiques

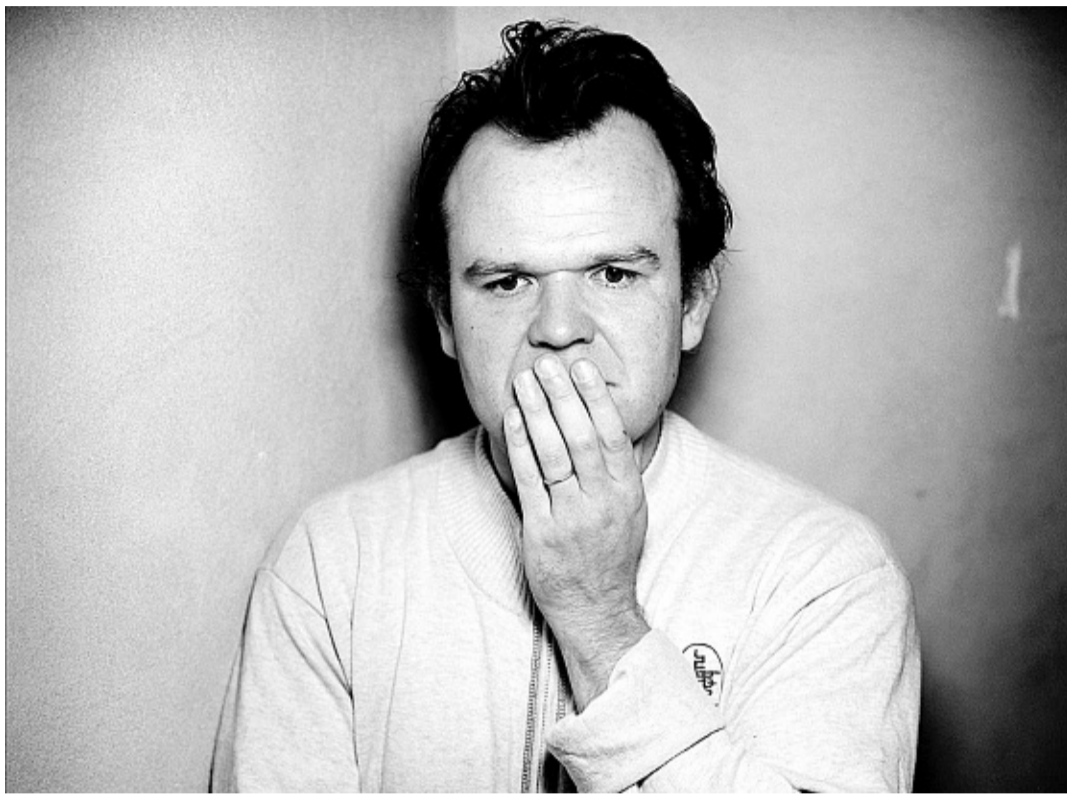
Confession du parent des Siècles

41 ans, François-Xavier Roth est l'une des figures singulières de la jeune génération de chefs d'orchestre français. Il travaille notamment avec l'Atelier symphonique départemental : un ensemble composé d'élèves des conservatoires et écoles de musique de l'Aisne, d'amateurs et de quelques musiciens de son orchestre Les Siècles. « Notre histoire a commencé il y a cinq ans, explique-t-il. Nous avons développé une action auprès des jeunes musiciens. Le plus difficile est de leur

« J'ai pu mesurer à quel point la musique peut changer la vie d'un jeune »
François-Xavier Roth
chef d'orchestre

donner confiance. Nous sommes dans un territoire rural, modeste, et ils ont tendance à penser que la musique classique n'est pas pour eux. » Le fils du célèbre organiste Daniel Roth, qui a d'abord enseigné la flûte, a toujours été révolté par cette « injustice », lui qui a baigné dès sa plus tendre enfance dans les sons de l'orgue paternel. « J'ai pu mesurer à quel point la musique peut changer la vie d'un jeune. Les politiques devraient se rendre compte à quel point la culture est un enjeu décisif. »

Musicien prolifique et décomplexé, invité à diriger de nombreux orchestres, François-Xavier Roth parcourt les répertoires, du baroque au contemporain, sans se soucier d'une image qu'il semble parfois brouiller à dessein. Il fait partie, dit-il, d'une génération plus libre que les précédentes où tout était beaucoup plus figé et cloisonné. « Aujourd'hui, on ne se pose plus de questions. On veut faire quelque chose et on crée si nécessaire l'outil dont on a besoin. »



François-Xavier Roth navigue du baroque au contemporain sans se soucier de son image. EDOUARD CAUPEIL/PASCO

François-Xavier Roth a donc fondé en 2003 Les Siècles, un orchestre à géométrie et à instruments variables. « Je voulais des musiciens capables de jouer chaque répertoire sur les instruments d'époque, d'assumer une prise de risque collective. Les Siècles est un orchestre de projets dont chaque programme comporte une odyssée. Nous ne sommes jamais exactement identiques. »

Depuis quelques mois, il est au cœur d'une polémique. Nommé en septembre 2011 en Allemagne, à la direction de l'Orchestre symphonique de la SWR de Baden-Baden et Fribourg, il a appris qu'une fusion était envisagée avec l'orchestre de la SWR de Stuttgart que dirige un autre chef français, Stéphane Denève. « Cette fusion est le résultat

d'un audit commandé à un institut de Munich, que le conseil de surveillance de la radio a entériné, précise-t-il. Une vision purement comptable qui va tuer deux orchestres de renom avec leurs traditions. » Il a cependant découvert que, sous la logique des chiffres – selon lui irrecevable puisque le Land de Bade-Wurtemberg est un des plus riches d'Allemagne –, se cache un débat plus inquiétant.

« Ce sont ces discours populistes qui opposent la musique, notamment symphonique (la Hochkultur, la culture supérieure) – au sport, à la pop, à la télévision... Les Allemands sont en train de détruire une partie de leur patrimoine. » François-Xavier Roth rappelle que, après la seconde guerre mondiale, les orchestres allemands

ont été créés « parce que les cathédrales étaient détruites », et l'Opéra de Berlin fut reconstruit alors que les gens manquaient encore de tout. « La fragilité dans laquelle nous sommes aujourd'hui pourrait permettre un certain nombre d'abus. Il faut faire évoluer les choses, non les détruire. Nous devons nous battre à la fois pour le passé et l'avenir. » ■

MARIE-AUDE ROUX

Musiques du mariage de Marie-Antoinette, le 19 novembre au château de Versailles (78), le 20 novembre au Théâtre impérial de Compiègne (60). **Good Morning England**, les 23 et 24 novembre à la Salle Pleyel à Paris, le 25 novembre à la Maison de la musique à Nanterre (92). **1CD** « Dante Symphonie de Liszt », Musicales Actes Sud.

Avi Mograbi : « Une histoire teintée par l'impossibilité »

Au Festival de Rome, le cinéaste israélien a présenté le très beau « Once I Entered a Garden »

Cinéma

Rome
Envoyée spéciale

Le 14 novembre, alors que la nouvelle de l'opération militaire contre Gaza n'était pas encore arrivée aux abords de l'auditorium Parco della Musica où se tient le Festival international du film de Rome, le cinéaste israélien Avi Mograbi répondait à nos questions sur son nouveau film, *Once I Entered a Garden* (Je suis entré dans un jardin). Sélectionné dans la section CinemaXXI, ce documentaire sur les liens entre Juifs et Arabes au Moyen-Orient dresse un constat de blocage absolu de la situation entre les deux camps, tout en fabriquant une magnifique utopie.

Votre film plonge dans une époque passée où la situation entre Juifs et Arabes au Moyen-Orient était moins bloquée. Quelle était votre intention de départ ?

L'idée était de fantasmer sur un monde perdu, le vieux Moyen-Orient. La réalité historique est sans doute plus complexe que celle que je décris dans mon film. C'est ce qu'il y a d'agréable avec le fantasme : on n'est pas tenu d'être historiquement juste. On peut rêver. Et dans l'état où est le Moyen-Orient aujourd'hui – de ségrégation, de blocage absolu – le rêve est nécessaire. Pour moi du moins. Et j'espère qu'il l'est pour les autres. **Vous êtes juif israélien, mais votre famille, avant de s'installer en Israël et après avoir quitté l'Italie, a longtemps vécu à**



Une image extraite du film « Once I Entered a Garden », D.R.

Damas et à Beyrouth. Qu'est-ce qui vous pousse aujourd'hui à raconter cette histoire ?

J'ai développé des amitiés avec des Libanais, des Syriens. Chaque fois que je fais connaissance avec quelqu'un qui vient de là – ce qui arrive quand je suis en Europe, ou aux Etats-Unis –, je dis tout de suite : « Oh, mon père est né à Beyrouth, mon grand-père est né à Beyrouth, ma grand-mère est née à Beyrouth, mon grand-père est né à Damas... Je suis aussi de là. Et malheureusement je ne peux pas y aller. » Mes parents, eux, y allaient tous les étés pour les vacances, et ce jusqu'en 1944, très peu de temps avant la guerre de 1948. C'est un beau rêve dont, hélas, nous devons nous contenter. Je ne vois pas la situation évoluer.

Au XIX^e siècle, en Italie, votre famille paternelle s'appelait Moravia. Ils ont changé de nom une fois en Syrie...

C'était une stratégie de survie. Ils sont restés Moravia jusqu'à la première guerre mondiale. Ce qui les a inquiétés avec la guerre n'était pas que leur nom soit juif mais qu'il soit italien. Ils avaient peur d'avoir des ennuis avec les Français qui avaient débarqué. Ils ont donc changé pour Mograbi, un nom arabe. C'est un moment très singulier historiquement. En arrivant en Israël, beaucoup de Juifs ont abandonné leur nom occidental, mais c'était pour prendre un nom hébreu... **La situation en Israël et au Moyen-Orient vous semble-t-elle pire que jamais ?**

Elle est toujours pire que jamais. Chaque jour qui passe sans qu'advienne une forme de changement positif ne fait qu'empirer les choses. Les gens se radicalisent des deux côtés. Le film est optimiste mais c'est une sorte de conte de fées. Ce n'est pas un documentaire. **Au cœur du film, il y a une histoire d'amour maudite, entre vous et une femme libanaise qu'on ne voit jamais.**

C'était une très belle histoire d'amour, qui n'avait pas de futur. Elle ne pouvait pas se matérialiser, parce que l'on ne pouvait pas vivre ensemble, sauf à quitter tous les deux notre pays d'origine, nos familles, pour s'installer à l'étranger. On se voyait en Europe. L'endroit le plus proche de chez nous c'est Istanbul. Tout dans cette histoire était teinté par l'impossibilité. **Vous n'avez pas le droit d'aller au Liban et pourtant votre film contient des images tournées là-bas. D'où viennent-elles ?**

Un ami les a tournées pour moi, en suivant mes instructions. Il a filmé une ancienne synagogue dans les montagnes, et le quartier où vivait ma famille à Beyrouth. L'idée que des images du Liban aient été tournées pour mon film, qu'il ne s'agit pas d'images d'archive, m'excite beaucoup. J'ai fait une performance à Paris il y a trois ans avec le plasticien libanais Akram Zaatar, et un des aspects de la performance était que je filme pour lui en Israël. Ce n'est pas lui qui a filmé pour moi à Beyrouth. Mais l'idée est née de là. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE REGNIER

Instantané Théâtre

Comment c'est, un baiser de vampire avec un micro dans la bouche ?

Comment faire un suçon de vampire avec un de ces micros HF dont sont outillés, de plus en plus souvent, les acteurs de théâtre ? Pas facile. Imaginez l'effet produit par l'amplification du son, et vous aurez le moment de fou rire involontaire offert par ce *Nosferatu* présenté aux Ateliers Berthier, la deuxième salle du Théâtre de l'Odéon, jusqu'au vendredi 23 novembre, dans le cadre du Festival d'automne.

Donc, le baiser de vampire cafoille et crachouille, et le reste est à l'avenant, dans ce spectacle auquel il est difficile de trouver le moindre intérêt, et qui a reçu un accueil d'une froideur polie lors de la première, le 16 novembre. On le doit pourtant à une figure du théâtre polonais, Grzegorz Jarzyna, qui, comme Krzysztof Warlikowski, a fait ses classes avec le maître Krystian Lupa. En 2000 et 2002, il avait présenté plusieurs spectacles au Festival d'Avignon, qui avaient été plutôt bien accueillis. On ne l'avait pas revu depuis.

Pourquoi Jarzyna a-t-il voulu revisiter le mythe inventé par l'Irlandais Bram Stoker, et qui a donné lieu à tant de belles interprétations ? Mystère. Son spectacle, qui déroule pendant deux heures des images esthétisantes, d'un onirisme assez factice, a de toute éviden-

ce l'ambition de créer une atmosphère. Y concourent la musique de John Zorn, aux effets souvent appuyés, les lumières en clair-obscur et l'utilisation pas toujours modérée de fumée censée, sans doute, figurer les vapeurs du rêve.

Une fois cela dit, reste encore que le point de vue du metteur en scène polonais sur le mythe semble bien tenu et difficile à cerner, malgré les considérations philosophiques assez massives sur la vie-la mort-l'immortalité-et le grand vide intérieur disséminées au long de la représentation.

En lisant la bible du spectacle, on apprend que Grzegorz Jarzyna estime que « les événements représentés en scène conduisent les personnages jusqu'aux frontières de la rationalité, au-delà de tout abri sûr, en un domaine où ne reste plus rien que l'obsession et la folie ». Cette réflexion sur les limites de la rationalité, qui chez Krystian Lupa est souvent passionnante – et qui surtout utilise formidablement le théâtre comme champ d'exploration de cette interrogation –, apparaît bien fumeuse, sans vouloir faire de mauvais jeu de mots, dans ce spectacle assez lyophilisé où l'on cherche en vain l'obsession et la folie. A l'image du baiser du vampire, version high-tech. ■

FABIENNE DARGE

Feuilleté d'AJAP sur son lit de promesses

Intéressante cuvée 2012 pour les Albums des jeunes architectes et des paysagistes

Architecture

L'intitulé peut dérouter : Les Albums des jeunes architectes et des paysagistes (AJAP). On s'attend à devoir parcourir un herbier animé, ces livres à système d'où, en ouvrant les pages, surgissent des volumes, répliques en papier de constructions réelles ou imaginaires. Il n'en est rien. Pour mieux comprendre, rendez-vous à la Cité de l'architecture & du patrimoine, à Paris, jusqu'au 9 décembre.

Organisés tous les deux ans sous l'égide du ministère de la culture et de la communication, les AJAP sont un « dispositif de promotion visant à favoriser l'accès à la commande des architectes et des paysagistes de moins de 35 ans », expliquent leurs promoteurs. Pour 2012, quatorze équipes d'architectes et trois de paysagistes ont été sélectionnées à partir de 240 dossiers de candidature. Le jury était coprésidé par l'architecte Frédéric Borel, Grand Prix national d'architecture 2010, et par le paysagiste Michel Desvigne, Grand Prix de l'urbanisme 2011.

Prenant au final l'idée de l'album au pied de la lettre – comme quoi –, la scénographie des AJAP 2012, mise en œuvre par Freaks Freearchitects, retient l'idée d'un feuilletage ; non pas soumis au rythme aléatoire de la lecture, mais suivant le tempo de panneaux de présentation rotatifs (tels ceux des publicités urbaines), qui dévoile par à-coups les trois projets choisis par chacune des équipes.

« Travail sur les contrastes », « problématiques d'échelles », « reconversion d'infrastructures », « détournement des typologies classiques », « réinvestissements d'espaces délaissés », « régionalisme critique »... : l'auteur et journaliste spécialisé Lionel Blaisse, commissaire de l'exposition, souligne combien le glossaire des élus de l'AJAP est multiple. Difficile de faire un choix préférentiel parmi la cinquantaine de projets présentés, chacun d'eux développant un regard singulier, souvent ludique,

jamais dominateur, sur des lieux de notre quotidien : logements, commerces, bureaux, locaux associatifs, maisons de retraite, parcs urbains, sites sportifs...

A Louvres (Val-d'Oise), Des clics et des calques s'est attelé à la mise en valeur et au devenir d'un silo à grain des années 1950 transformé en un espace de vie (Silo Dépôt solidaire) ; à Vevey (Suisse), Parc Architectes a imaginé un bâtiment de verre dont la structure de béton intègre des tuyères permettant d'y maintenir un équilibre climatique (Thermique bien tuyauté) ; à Congis-sur-Thérrouanne (Seine-et-Marne), l'Atelier Roberta a déployé des structures d'accueil et de déambulation pour l'aménagement du domaine régional du Grand Vouyeux (Droit de réserve pour l'homme).

Des clics et des calques transforme un silo à grains des années 1950 en espace de vie

Nombre de programmes exposés ont été ou seront réalisés ; d'autres resteront à l'état de projets possibles, d'intention : les AJAP, ce n'est pas leur propos, ne tranchent pas cette question. Il en est toutefois, malgré leur pertinence, qui ne pourront probablement, hélas, jamais voir le jour. Ainsi d'Ecueils et recueils malouins, de l'agence Visible, porté par Guillaume Bellanger.

Cette simulation d'une bibliothèque participative à Saint-Malo, projet de fin d'études en 2008, imagine une construction tourmentée de vingt-six espaces ouverts les uns sur les autres, comme autant de lettres de l'alphabet, où chaque Malouin, selon son nom, y installe, expose et partage sa bibliothèque personnelle. Comme le tombeau de Chateaubriand, sur le Grand Bé tout proche, soumis à la puissance des flots, l'édifice littéraire ne serait accessible qu'une fois la mer retirée. ■

JEAN-JACQUES LARROCHELLE